

Préface

Ce sage dont nous avons besoin

Lorsque l'éditeur me fit parvenir le manuscrit de Jean-Marie Muller en me demandant un texte dans les dix jours, mon premier mouvement fut pour décrocher le téléphone. J'étais en plein dans un roman, et je déteste précipiter les choses. Mais nous étions la veille d'un week-end de Pentecôte. Impossible de joindre l'éditeur avant le mardi.

Comme Gandhi me fascine et qu'une profonde amitié doublée d'une haute estime me lie à Jean-Marie Muller, je me suis surpris le nez dans son ouvrage. J'ignore si l'orage qui grondait alors sur les vignobles du Bordelais était un écho de celui qui toucha les disciples rassemblés pour la Pentecôte, toujours est-il que la force du Mahatma m'empoigna dès les premières pages pour ne plus me lâcher jusqu'à la dernière. Telle est la puissance de cette non-violence dont notre époque a un besoin si crucial alors qu'elle la redoute. Car, si l'on excepte quelques êtres de la trempe d'un Jean-Marie Muller, nos contemporains semblent craindre beaucoup plus ce qui pourrait les sauver de la haine que les effets de cette haine.

Jamais encore n'avions-nous frôlé d'aussi près cette catastrophe qui peut, en quelques instants, non plus ensanglanter l'humanité, mais la réduire à néant. Or c'est bien ce qui effrayait Gandhi qui savait que la violence est un engrenage dont rien ne peut tirer ceux qui s'y laissent prendre le bout du doigt.

Ce machinisme que redoutait tant le grand sage, au lieu de

Préface

nous apporter davantage d'aisance et de joie, nous incite à fabriquer chaque jour un plus grand nombre d'engins de guerre, toujours plus perfectionnés et plus efficaces, c'est-à-dire plus destructeurs.

Chaque fois que je me retrouve devant les images atroces de ces enfants mutilés, estropiés, aveugles, victimes de ce qu'on appelle des mines antipersonnelles, je me retourne vers Gandhi pour lui demander : « Qu'auriez-vous dit ? Qu'auriez-vous fait ? »

En ces heures de crise politique où les bretteurs de tous les partis croisent, à longueur de journée, le fer et le feu de la mauvaise parole sur les ondes de toutes les télévisions, de toutes les radios, comment ne point penser à la pureté de celui qui savait le prix de la vérité et combien sont nuisibles la corruption et le mensonge ?

Les peuples, quels qu'ils soient, ont la mémoire courte. C'est une vérité qu'on ne cesse de ressasser mais qui n'a pas plus d'effet sur le comportement des masses qu'un verre d'eau dans l'océan. Nos politiciens se nourrissent et nous abreuvent de mensonges. Tous les discours sont trompeurs. Si nous relisions les harangues lancées par Hitler dans les années qui ont suivi son accession au pouvoir, nous constaterions – comme l'a fait André-François Poncet, alors ambassadeur de France à Berlin – que le mot « paix » est celui qui y revient le plus souvent.

L'Europe vivait alors des temps où le souvenir des horreurs de la Grande Guerre pesait lourdement. Mais les anciens combattants, très fiers de leurs médailles, défilaient devant les monuments aux morts où les jeunes soldats présentaient les armes. Si l'hommage aux victimes était honorable, le fait qu'on leur présente casquées et armées les futures victimes l'était moins. En se faisant complices de pareille mascarade, les anciens manquaient à leur devoir.

On avait pourtant bien des exemples de l'absurdité et de l'ignominie des guerres. J'en veux pour seule illustration le procès intenté par Krupp, le célèbre marchand de canons allemand, à la firme anglaise Vickers qui, en pleine boucherie de 14-18, avait copié un modèle de grenade. Krupp demandait un shilling

Préface

par engin fabriqué soit plus de cent vingt millions de shillings. Mais les fauves se dévorent rarement entre eux, ils préfèrent s'unir pour attaquer les troupeaux. C'est à « l'amiable » que les deux sociétés réglèrent leurs comptes : Vickers paya Krupp en lui allongeant un paquet d'actions d'une de ses propres usines d'armement !

Le sang des morts est vite absorbé par la terre, quelle que soit la puissance qui l'a envahie ou libérée.

Des années 30, le père Maurice Lelong nous dit dans sa fameuse *Célébration de l'art militaire* : « Le délicat et précieux Giraudoux a vu Wilson, Lloyd George et Clemenceau sous les espèces respectives d'un caniche, d'un colley et d'un dogue. L'entre-deux-guerres fut, en effet, de la chiennerie. »

Nos gouvernants n'ont jamais su utiliser les périodes de paix pour consolider la paix. Car le seul moyen de la consolider vraiment, c'est de l'enseigner. D'en faire pénétrer le germe au cœur de nos enfants et de leur donner les moyens de le cultiver

C'est ce que Gandhi s'est efforcé de faire. Ce pour quoi Louis Lecoin s'est battu jusqu'à l'extrême limite de ses forces. Ce à quoi des hommes comme Jean-Marie Muller ou ceux qui ont fondé l'École de la Paix à Grenoble se donnent aujourd'hui sans compter.

Mais Gandhi, Lecoin ou Martin Luther King avaient pour eux de n'hésiter jamais à mettre leur vie en jeu.

Du Mahatma, Romain Rolland écrivait dans une lettre à Stefan Zweig : « Le plus vrai des hommes et le plus droit. »

Or, cet être si pur, si proche de la sainteté, Pie XI refuse de le rencontrer. Sans doute trop de pureté effraie-t-elle ceux qui sont conscients de n'en avoir pas assez. Trop de blancheur fait pâlir ceux dont la robe est ternie par l'ombre de la peur qu'ils portent au fond de leur ventre. Peut-être le pape sentait-il à quel point Gandhi, mieux que lui, avait su se montrer digne du Sermon sur la Montagne. Car c'était le temps où se préparait une guerre qui allait faire couler des fleuves de sang et des torrents de larmes.

J'ai lu l'admirable ouvrage de Jean-Marie Muller avec d'au-

Préface

tant plus de satisfaction que, depuis plus d'un demi-siècle que j'écris et que j'ai mesuré l'absurdité et l'horreur des inutiles égorgements dont tant d'hommes ont tiré leur gloire, depuis tant d'années que me poursuit la peur de la guerre, j'ai cent fois eu envie de m'atteler à une vie de Gandhi. Si j'y ai cent fois renoncé, c'est que je n'ai pas osé. La crainte de mal faire. De n'être pas digne d'un tel modèle.

Le *Gandhi* de Jean-Marie Muller nous parvient à un moment où tous les esprits éclairés, tous les êtres qui ont une conscience devraient se lever pour répéter sans cesse ce mot du Mahatma où est exprimé l'essentiel : « La violence est un suicide. »

Aujourd'hui, les apprentis sorciers que sont certains savants à la solde des marchands d'armes et des gouvernants ont mis au point le moyen de pulvériser la planète. L'humanité n'a d'espoir d'être sauvée que si elle admet enfin que sa seule chance de survie réside dans le refus absolu de toute violence.

Non seulement il faut lire ce livre, mais en méditer l'enseignement et le faire lire dans les écoles où se forment les hommes de demain. Ces enfants qu'on tient dans l'ignorance du désastre qui les attend, ces enfants à qui on enseigne que la guerre est une fatalité et qu'elle leur donnera l'occasion d'être grands.

Bernard Clavel